

Oullins

05/05/2008

Lectures : Jean 17

Voilà un texte bien difficile, et encore vous n'avez pas tout entendu ! A sa lecture, on aurait envie de fermer la page et de se dire : « bon, on verra ça un autre jour ! » Je ne serais pas le premier à qui ça arrive. Une personne entièrement étrangère au discours biblique, non versé dans sa lecture, non initié au patois de Canaan, peut-elle faire autre chose ? Même les lecteurs les plus assidus ont sué sur ce texte. J'en veux pour preuve les divers titres donnés à ce passage :

La prière de Jésus, la prière sacerdotale,
Père l'heure est venue, La grande prière de Jésus,
etc.

Ces différences manifestent d'une part une difficulté de départ (rentrer au plus profond de la signification du texte), d'autre part l'importance de ce passage comme une forme rare d'expression de Jésus : la prière personnelle. Et celle-ci ne se trouve pas dans les autres évangiles (Mt, Mc ou Luc).

On nous parle de l'enseignement de Jésus concernant la prière, on nous montre souvent un Jésus qui va prier dans la montagne, en secret, mais sans nous donner le contenu de sa prière. Jean, ici, le fait, quoiqu'on puisse douter de la véracité des paroles écrites. Plus vraisemblablement, cette prière est issue de la communauté chrétienne de Jean elle-même. Mais qu'importe.

Cette prière entend nous faire rentrer dans l'intimité des rapports entre Jésus et Dieu, l'intimité d'une relation particulière, telle que la voit l'évangéliste. Jean nous rapporte donc ces paroles parce qu'elles sont : un résumé du ministère terrestre de Jésus ; des paroles d'espérance et d'accompagnement pour la communauté johannique ; parce que tout simplement elles peuvent nous concerner, dans notre vie de chrétiens en ce monde.

Dans cette prière, plusieurs thèmes importants sont traités, dont trois que je voudrais juste faire ressortir.

Le premier tourne autour du mot « communion ». Ce mot est présent (en étant parfois sous-jacent) dans tout l'évangile de Jean : il indique la relation profonde, la symbiose même, entre Jésus et Dieu. Cette prière en est un reflet parmi d'autres. « *Tout ce qui est à moi est à toi, comme tout ce qui est à toi est à moi* » nous dit le verset 10 ou bien « *comme toi, Père, tu es en moi et que je suis en toi* » (v.21). Cette prière c'est l'unité du père et du fils.

Cette insistance sur les liens étroits entre Jésus et son père, puis par contagion avec les disciples, fait cas d'une confrontation majeure de ces premiers chrétiens au monde. Ils sont les premiers à devoir rendre témoignage d'un christ mort et ressuscité, à proclamer sa parole qui offre la libération à chacun. Ils sont les premiers à inventer un langage audible, des images qui parlent, par delà l'épaisseur de l'imagerie vétéro-testamentaire.

La communion entre Dieu et Jésus, dans ce texte, me semble fonder la relation entre Jésus et les disciples, tous les disciples, à travers les lieux et les âges. Le texte insiste sur les rapports privilégiés et uniques que nous sommes appelés à avoir avec Dieu par Jésus-Christ. C'est une promesse de protection (« *garde-les* » dit Jésus) liée à celle de l'unité des croyants « *que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et que je suis en toi* » (v.21). Aujourd'hui pourtant, il serait vain de se voiler la face : l'unité des croyants a du plomb dans l'aile. Et pas uniquement au niveau des instances dirigeantes des Eglises où parfois j'ai l'impression que chacun veut sauver ce qui peut l'être encore. Bien sûr, vous allez me dire qu'il y a des exceptions dans la vie quotidienne d'une Eglise (en êtes-vous une ?) et heureusement, mais globalement, on ne peut pas dire que nous soyons dans une période faste pour l'avancée vers l'unité telle que ce texte la conçoit.

Est-ce dramatique ? Si ce n'est qu'un pallier, pas forcément, si non, alors certainement. Car que serait la vie chrétienne si elle ne tendait pas vers, non pas un idéal inatteignable, mais vers cet avenir « dans le sein de Dieu » pour reprendre une expression biblique ?

Le deuxième thème tourne autour du mot « monde » (le kosmos en grec). Ce kosmos n'est pas chez Jean, un ensemble ordonné au sein duquel règne l'harmonie divine, comme dans certaines mythologies, où il est alors synonyme de plénitude, d'équilibre. Non, ce n'est pas ça, mais la difficulté, chez Jean, c'est que le terme « monde » a deux significations, toutes les deux présentes dans notre texte :

- dans un grand nombre de passages, il signifie l'humanité livrée à elle-même, une humanité sans Dieu en quelque sorte.
- ailleurs, c'est la compréhension géographique courante, c'est le monde dans lequel nous vivons.

Bien comprendre ce terme permet de ne pas faire de contresens lorsque l'on lit ce passage (ou d'autres) où Jean nous parle du monde.

En effet, il ne s'agit pas de comprendre le v.16 « *ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde* », comme un « plus » donné à celui qui croit. « *Ils ne sont pas du monde* » veut simplement dire : ils n'appartiennent pas à cette humanité qui refusent Dieu et veulent vivre sans lui, à ceux qui ne le connaissent pas, à ceux qui sont appelés païens, athées ou non-croyants.

Mais lorsque Jésus dit juste avant « *je ne te demande pas de les ôter du monde* » (v.15), c'est pour dire que ce n'est pas repliés, en retrait, que nous devons vivre, mais au milieu des hommes et des femmes de qui nous sommes les prochains.

Ce thème du monde, c'est tout le paradoxe de celui qui croit. Comment le vivre ?

Comment en saisir la tension : nous sommes du monde et nous ne sommes pas du monde ? Etre ou ne pas être... du monde.

Les réponses ont été et sont toujours diverses : entre ceux qui se retirent physiquement du monde, et ce de manières diverses ; ceux qui compartimentent leur vie dans une sorte de schizophrénie religieuse : d'un côté le mondain et de l'autre le religieux. On prend acte de cette rupture interne en le résolvant par une séparation, une double vie.

Et puis il y a ceux qui se refusent à ce cloisonnement et tentent de vivre cette tension le mieux qu'ils peuvent, mais pas sans soubresauts, sans difficulté, ou sans remises en question. Dans cette dernière catégorie se situent aussi tous ceux qui considèrent que le monde n'est qu'un champ de bataille entre Dieu et les forces du mal. Croire

c'est ainsi mettre toutes ses forces dans cette bataille que l'on pronostique régulièrement comme la dernière... mais le délire n'est pas toujours très loin, on voit des axes du mal partout, les extrêmes flirtent avec l'inhumanité, la folie n'est pas, ici, prophétique.

Et nous ? Dans quelle catégorie sommes-nous ? Vivons-nous cette tension ? en sachant bien qu'il y aura des compromis, des compromissions, des abandons, et des lâchetés ? Ou avons-nous notre vie compartimentée : le dimanche c'est ça, la semaine, c'est autre chose ?

Comment réagir ? Comment vivre ? C'est bien sûr à chacun de trouver son équilibre, mais en n'oublions pas quand même que l'Évangile engage vraiment, que la foi n'est pas une croyance, mais une adhésion totale. Croire, ce n'est pas une option que l'on coche sur un formulaire ! Ni un clic de souris qui nous emmène sur la toile du paradis. Croire, c'est vivre cette tension, sans jamais désespérer, malgré les difficultés et les abandons.

Le troisième thème que je dégage pour aujourd'hui, c'est celui de la responsabilité dans ce monde. Une responsabilité de témoignage d'abord. Jésus prie et dit : « *je ne prie pas seulement pour eux, je prie aussi pour ceux qui, grâce à leur parole, croiront en moi* » (v.20). A leur parole ! La prière de Jésus fait ressortir l'importance de la parole ; pas la sienne mais la nôtre ! On dit communément et de manière imagée que Dieu n'a d'autres mains que les nôtres, n'a d'autres voix que la nôtre. Certains vont même jusqu'à dire que la puissance de Dieu atteint sa limite dans le creux de nos mains. Non que nous ayons un quelconque pouvoir sur lui, mais il compte sur les hommes et les femmes pour poursuivre l'annonce de la bonne nouvelle. C'est ainsi faire de l'homme non une marionnette mais un acteur essentiel du témoignage évangélique : quelle responsabilité donc avons-nous ici ? d'être au service, en parole et en acte d'une parole qui nous libère. Au XX^e siècle, cette question était posée face à un monde défini comme déchristianisé ; aujourd'hui, nous en parlons différemment tant les évolutions sont soudaines.

Quelle responsabilité donc avons-nous ? Il ne s'agit pas ici de mettre d'un côté les bons, de l'autre les mauvais, de redéfinir des catégories manichéennes pourtant si pratiques, puis de poser un jugement définitif, mais de s'interroger sur notre rôle dans la pérennité d'une parole qui nous croyons salvifique.

Aujourd'hui on parle d'Églises historiques en perte de vitesse en comparaison aux nouveaux mouvements religieux, aux nouvelles Églises ou communautés. Que faut-il dire alors ?

Tandis que notre contemporain demande de la nourriture prédigérée, avalée en 5 min et tout de suite efficace, nous leur proposons de mâcher et encore mâcher, presque de ruminer une parole pour qu'elle devienne sienne.

Tandis que notre contemporain demande des miracles, nous lui présentons le signe de Jonas.

Difficile alors d'être en même temps fidèle et entreprenant, de vivre d'une foi vivante là où l'on nous demande des certitudes rassurantes.

La communion et la responsabilité dans ce monde.

Tel est un des messages que nous laisse cette prière, qui n'est pas un appel à la frilosité ou l'enfermement (dans nos habitudes, dans nos confessions, dans nos

traditions). Elle initie au contraire un mouvement, un élan. Elle nous pousse à regarder en avant, à vivre en Christ, dans ce monde.

Amen